

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Maurice de LAVALLAZ

La véridique histoire de Sam-John-Edward Smithson

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1920, tome 19, p. 37-39

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

La véridique histoire de Sam-John-Edward Smithson

Smithson est un Américain authentique. On s'en aperçoit du reste immédiatement, car il s'empresse de vous le dire ; en outre, il a un certain accent anglais, mais anglais de transatlantique, dirait cette vieille toupie d'Abel Hermant ; puis, il boit !

Ce gaillard-là, voyez-vous, a saoulé des bars entiers en s'ingurgitant des verres de wiski ou de gin ; c'est un recordman : tout le monde n'en ferait pas autant. Et alors, il ne tient plus en place, il trépigne. C'est dans ces moments-là que lui arrivent les aventures les plus extraordinaires, les plus baroques, comme par exemple d'entrer à neuf heures du soir au Café Anglais et se retrouver le lendemain matin au débarcadère des paquebots du Havre avec dix sous en poche et deux mouchoirs de rechange. Je n'ai jamais cherché à expliquer cela, mais vous prierais de croire la chose authentique, comme elle l'est.

En ce temps-là, Smithson était à l'apogée de sa splendeur et vous perdez beaucoup en n'ayant pas fait sa connaissance. Il vous eût sûrement invité à boire un apéritif, fût-il deux heures de l'après-midi, ou trois heures du matin. Depuis l'aventure de mercredi passé, Smithson ne boira plus, ne fera plus de blagues, non qu'il soit devenu un homme rangé ; cela même lui est impossible, voici pourquoi.

Je tiens à vous avertir que cette histoire est totalement dépourvue d'intérêt ; ainsi, dans le cas où elle paraîtrait idiote, personne ne saurait m'en vouloir et je serai parfaitement à l'aise vis-à-vis de ma conscience, fort scrupuleuse en la matière, — ce que n'a jamais voulu me concéder le rédacteur de cette revue qui, en me

remerciant de ma copie, ne m'offrit jamais que des cigarettes « Mongol », sachant bien que je ne les fume pas.

Mardi soir, Smithson avait dîné avec des amis au Café de Paris, un dîner bien calme, qu'arrosèrent quelques douzaines de bouteilles de tous crus, pour quatre personnes, peu de chose, en somme ; bref, ce fut très innocent ; je n'insiste pas. Alors... ils allèrent se coucher, pensez-vous ? Quelle idée ! vous ne serez donc jamais sérieux.

A trois heures du matin, Smithson, ivre comme tout le Valais un jour d'élection communale, le haut-de-forme sur l'oreille, chantait « Yankee doodle », debout sur le comptoir d'un bar, quelque part dans Paris. Il avait bu de tout, de dix sortes de wiski, avec glace et soda, des gins et une variété innombrable de cocktails ; il y en avait des rouges, des jaunes, des blancs, avec un zest de citron dedans. Il vidait les verres d'un coup de langue, mangeait le citron qu'il tenait délicatement entre deux doigts. Sans se donner la peine de reposer les verres, il les laissait tomber sur le parquet ; ils se cassaient, comme ils étaient en cristal, avec un son argentin, et ça faisait « ping.. ! » Smithson monta, comme je vous l'ai dit, sur le comptoir, déclarant qu'on avait tort de le prendre pour ce qu'il avait été autrefois, et proposa de partir sur-le-champ pour les Etats-Unis, poser sa candidature à la présidence ; le projet n'eut hélas ! pas de suite, ses amis lui ayant fait comprendre que la grande République venait de se donner un chef, trois jours auparavant. Il est peut-être heureux, au point de vue politique que Smithson soit resté à Paris, car nous aurions sans aucun doute assisté à une révolution outre-atlantique, vu l'admiration des Yankees pour les belles performances. Or, Smithson en accomplissait une superbe cette nuit-là, dépassant tous les concurrents, d'au moins cinquante flacons. Je ne me suis jamais

occupé de politique, je vous donne simplement mon opinion....

A quatre heures, après avoir jeté son chauffeur dans le ruisseau, sous prétexte qu'il ne savait pas conduire, Smithson partait pour Neuilly. Tout ceci ne me fut raconté que plus tard seulement, mais je croisai l'auto filant à toute allure avec des embardées fantastiques. Le public levait les bras au ciel en signe d'impuissance, les agents effrayés se sauvaient dans toutes les directions. Smithson sortit de Paris. Que se passa-t-il, nul ne l'a jamais su, ne le saura jamais ; nul ne revit Smithson.

J'appris depuis, que de grand matin, comme il faisait encore sombre, une voiture de marâcher qui portait des légumes à la capitale, vint heurter contre une auto abandonnée au milieu de la route. C'était celle de Sam-John-Edward Smithson. Quant au propriétaire, point de trace. Personne ne le revit de ce jour ; il disparut de la circulation comme il y était entré, brusquement.

J'eus par la suite le mot de l'énigme : une histoire fantastique, rocambolesque ; vous en mourriez de rire. Aussi, comme les lois fédérales et cantonales interdisent l'homicide et le punissent, ne me rendrai-je point coupable d'un tel crime. A mon corps défendant, je garderai pour moi ce que je sais et croyez bien que c'est vous qui y perdez.

M. de LAVALLAZ.